

MACTAR

Mactar n'est certes pas de ces villes illustres dont le nom survit au naufrage d'une éducation classique, et arrive quelquefois, comme celui de Carthage, à s'imposer de la façon la plus imprévue à l'actualité. N'ayant été recueilli par aucun auteur ancien, historien ou géographe, il n'a trouvé dans la tradition littéraire que la place la plus modeste : on le voit apparaître trois ou quatre fois, avec plusieurs centaines d'autres lieux dits africains, dans ces listes d'évêques que l'Eglise catholique a pieusement gardées avec les canons des conciles élaborés sous leur autorité. Mais il semble que Clio ait quelquefois été inspiré par un souci égalitaire : Carthage et Utique, ces hauts lieux de l'histoire africaine, ont été sans cesse dévastées, moins par les guerriers que par les chercheurs de pierres. Tout près de Mactar,

s'élevait l'illustre Zama la Royale, qui vit Hannibal vaincu par Scipion, et reçut Jules César triomphant : son emplacement même est le sujet d'innombrables disputes entre savants.

Mactar, au contraire, et dans le même canton vingt cités aussi modestes, qui n'avaient jamais été le siège d'un grand événement, s'offrent, mais à peu près dans l'état où elles furent abandonnées au XI^e siècle quand leurs derniers habitants s'enfuirent devant les hordes hillaliennes. Cette catastrophe qui ruina pour huit cents ans tout le centre de la Tunisie, assura leur conservation. Car, on ne saurait trop se rappeler que ce qui assure le plus efficacement la conservation du passé, c'est l'arrêt brutal de la vie ; sans les grandes catastrophes, l'archéologue aurait bien peu à faire : l'éruption du Vésuve en 79, la destruction sauvage de Doura Europos par les Perses en 256 de notre

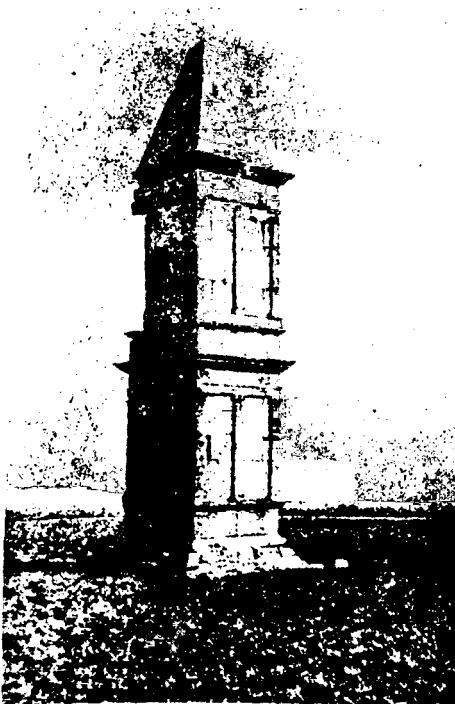


Fig. 1. — Mausolée
(Photo J.-L. COMBES)

ère, nous valent aujourd'hui nos meilleurs documents sur la civilisation romaine.

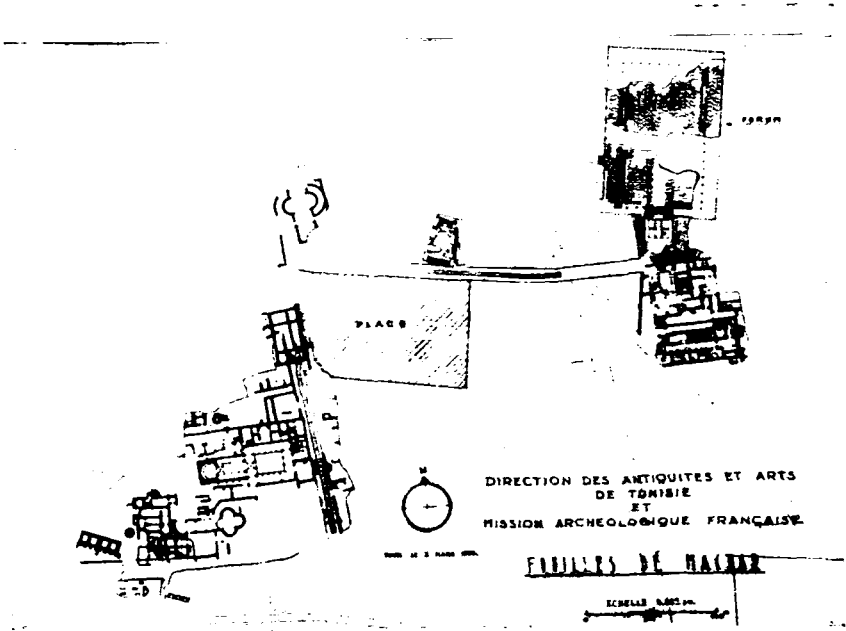


Fig. 2. — Plan général

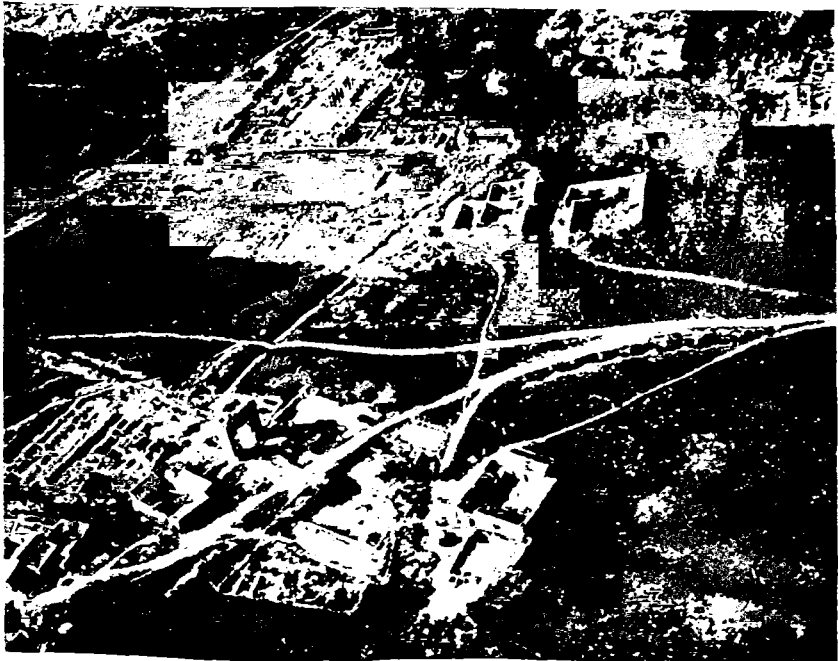


Fig. 3. — Vue aérienne générale

(Photo J.-L. COMBES)

Lorsque les voyageurs européens commencèrent au milieu du XVIII^e siècle à explorer les solitudes de la Tunisie centrale, ils furent bientôt frappés, entre autres ruines, par celles qui couvraient un plateau sauvage et dénudé, coupé de gorges abruptes, que les Oulad Ayar, possesseurs du canton, désignaient encore sous le nom d'Henchir Mokter. Au-dessus des murs écroulés, qui couvraient près de 10 ha. s'élevaient encore quelques monuments grandioses : deux arcs de triomphe, les voûtes demi-ruinées de grands thermes, un beau mausolée en forme de lanterne des morts (fig. 1), et çà et là des « pierres écrites » où l'on déchiffra, sans peine, le même toponyme d'origine libyque. Après l'établissement du protectorat, un officier de turcos, le Capitaine Bordier, chargé d'organiser un contrôle civil, dans cette région alors fort arriérée, s'installa dans la ruine même, murant d'abord un des arcs de triomphe pour s'y loger, puis s'abritant dans les Thermes. Il fut aussi le premier à fouiller, et découvrit vite, par centaines, de nouvelles inscriptions libyques, puniques et surtout romaines, des sculptures d'un art rustique mais assez puissant, des temples païens et des églises chrétiennes. Ces fouilles furent ensuite reprises, juste avant la guerre de 1914, par le regretté L. Chatelain, devenu Directeur des Antiquités marocaines ; mais c'est seulement en 1944 que nous pûmes entreprendre l'exploration systématique de la ville, dont une partie importante est maintenant découverte.

Le site antique occupe un plateau, entaillé par la gorge profonde de l'Oued Saboun, que franchit avant de l'aborder le voyageur venu de Tunis. Le village moderne s'est bâti depuis 1890 sur la pente de ce ravin, attiré par les sources qui jaillissaient là, de sorte que fort heureusement pour l'archéologue, il touche seulement la cité détruite à son angle N.-E. C'est donc par là qu'on entre dans Mactaris (fig. 2 et 3) : on passe d'abord au pied du mausolée, demi-ruiné, construit par la famille des Julii (fig. 4), qui fit graver sur les parois les épitaphes versifiées de ses membres, puis devant l'arc de Bab el Aïn (photo de couverture), qui servait de porte à la ville ; on aperçoit auprès des ruines d'un petit amphithéâtre, bien conservé, mais encombré par les gourbis. Là se trouvait autrefois une église construite par l'évêque Rutilius, qui a malheureusement entièrement disparu. En poursuivant vers le Sud, on arrive bientôt au quartier central : un Forum rectangulaire, entouré de portiques, a conservé son dallage intact. Sa porte Sud est un arc magnifique, dont la frise porte encore l'inscription qui le consacrait à l'Empereur César Nerva Trajan Auguste, le meilleur des princes, vainqueur des Germains, des Arméniens et des Parthes, en sa vingt-et-unième puissance tribunice, c'est-à-dire en l'année 116 après J. C. (fig. 5). Cet arc a été muré par les Byzantins qui en firent une tour de garde, avant de servir de logis provisoire au Capitaine Bordier. Devant ses pylones, prenait naissance, sur une petite place, une grande rue Est-Ouest, qui rejoint, une centaine de mètres plus loin, une autre place publique, plus vaste, dallée elle aussi, mais irrégulière et sans portique. Au-delà, cette voie aboutissait au Capitole, dont les débris servent encore d'appui

à des gourbis dont les occupants seront, il faut l'espérer, recasés un jour. Sur cette rue du Capitole s'embranchent perpendiculairement, en bordure de la place, une autre rue que nous appelons, rue des Jeunes, parce qu'elle conduit, une cinquantaine de mètres au Sud, à l'édifice qui servit à abriter les activités de l'association locale de jeunesse. Revenons maintenant vers le Forum, et repartons de là vers le Sud : nous visiterons ainsi une église du V^e siècle la basilique d'Hildeguns, et son baptistère, puis, après avoir traversé une dépression, nous pénétrons dans le majestueux édifice des grands Thermes (fig. 6) qui dresse encore ses murs, conservés jusqu'à l'amorce des voûtes, douze mètres au-dessus de la mosaïque de son grand



Fig. 4. — Mausolée des Julii
(Photo J.-L. COMBES)



Fig. 5. — Arc de Trajan (entrée du Forum)
(Photo J.-L. COMBES)

hall, au-dessus d'un rez-de-chaussée absolument intact. De l'autre côté du Forum, vers le Nord-Ouest, le temple néopunique d'Hathor Miskar n'est plus aujourd'hui qu'une ruine presque informe, des pillards ayant profité de la dernière guerre pour le dépouiller de ses parements en grand appareil soigneusement mouluré. Du côté N.E. on peut voir enfin un autre édifice thermal construit au IV^e siècle après J. C. sans doute, à l'angle de deux rues qui elles aussi ont gardé intact leur dallage parfaitement poli. Mais ces ruines déblayées ne représentent pas plus du tiers de la ville antique, des quartiers entiers restent à fouiller, au Nord surtout dû préserver encore de grands de préserver encore de grands édifices. D'autre part la banlieue de Mactaris était fort

étendue. A un kilomètre environ de son centre, vers l'Ouest, se dressent encore les arcades d'un aqueduc qui amenait l'eau captée à 9 km. de là à Souk el Djemma, dans la Hamada des Ouled Aoun. Près de l'aqueduc le patron de la cité, Apollon, possédait un vaste temple, entouré de portiques ; il ne reste aujourd'hui que les soubassements, mais les colonnes renversées pourraient être redressées sur leurs bases. Tout le long des routes qui reliaient Mactar aux villes voisines, le long des vallées des oueds, aujourd'hui dévastées par l'érosion, d'innombrables fermes antiques attestent une occupation jadis aussi dense que celle du Sahel actuel.



Fig. 6. — Grands Thermes
(Photo J.-L. COMBES)

Essayons maintenant de retracer l'histoire de la ville ; nous ne pouvons recourir pour cela qu'aux données de l'épigraphie et de l'archéologie. Mais ces deux sciences parviennent aujourd'hui à fournir des données précises souvent préférables mêmes à celles des textes.

Le développement de la cité s'explique d'abord par sa situation géographique. Le massif de Mactar est un des éléments essentiels de cette région nouvelle bien individualisée entre les montagnes boisées et les grandes vallées alluviales du Nord d'une part, les steppes semi-désertiques du Sud de l'autre, que Ch. Monchicourt a baptisée Haut Tell. Ce pays montagneux, mais très compartimenté, encore suffisamment arrosé pour que l'agriculture n'y soit point

trop aléatoire, a servi de cadre, pendant un siècle et demi (200 - 46 avant J. C.) à la seule formation politique entièrement autochtone qu'ait jamais connue la Tunisie : le royaume des Numides massyles. Une tribu libyco-berbère, aux qualités exceptionnelles, menée par des souverains éminents, a pu s'organiser en un état solide, établir sur l'agriculture une économie florissante, et résister quelque temps à l'impérialisme romain. Dans l'ordre économique, la grande œuvre de Massinissa, le véritable fondateur de ce royaume au début du II^e siècle avant J. C., a été la mise en culture des bassins fertiles qui trouent les monts de la Dorsale : plaines de Siliana et du Sers. Il a fallu pour cela fixer au sol les Numides, que leur vocation naturelle poussait au nomadisme pastoral.

Il a fallu protéger ces agriculteurs contre les razzias des Gétules

qui continuaient à nomadiser dans la steppe, et qui devaient chaque été remonter vers le Nord pour chercher des pâturages. Aujourd'hui encore les Zlass du Kairouannais remontent au moment de la moisson dans la montagne mactaroise et une hostilité traditionnelle les oppose aux Ouled Ayar et Ouled Aoun, occupants sédentaires du sol. Ces querelles dégénéraient autrefois en véritables guerres, et le Haut Tell n'a pu avoir d'exploitation agricole régulière, que quand un pouvoir fort a réussi à discipliner les nomades. Or, il existe une liaison directe entre le développement des bourgs et des villes, et celle de l'agriculture : dans les siècles d'anarchie qui suivirent la chute des Hafsides, toutes les agglomérations du Haut Tell disparurent à l'exception de deux, le Kef et la Kessera, que leur situation particulièrement forte garantissait contre un coup de main. Mactar a donc été d'abord une forteresse fondée par les rois numides, pour interdire le passage aux nomades des steppes. Le plateau sur lequel elle se dresse occupe en effet une position stratégique de grande valeur, au centre géométrique de la Tunisie. Sorte de gouttière orientée N.-S.W, selon le plissement de la Dorsale et recoupée perpendiculairement par les brèches de l'érosion, il contrôle le passage entre Kairouan et le Kef, comme la route Siliana-Sbeitla.

Ce caractère de ville forte est rappelé encore par une enceinte mégalithique, dont on retrouve les ruines tout autour de la ville, et qui semble avoir été bâtie, vers le milieu du 1^{er} siècle avant J.C. par l'ambitieux Juba 1^{er}, l'allié de Caton vaincu par César. Une épitaphe bilingue libyque et punique, récemment déchiffrée par M. Février, nous garde le nom d'un soldat du roi, en service au pays des Libyens. Mais ce sont surtout les monuments funéraires qui attestent l'importance de la Mactar numide. Des portes de la ville, jusqu'à une distance de plusieurs kilomètres, se dressent partout des monuments mégalithiques : les uns simples dolmens, les autres, comme le grand tombeau fouillé récemment par M. D. Pauphilet, constructions rectangulaires à chambres multiples, pleines d'ossements accumulés, que précèdent une sorte d'antichambre et un parvis, bordés de banquettes où s'accumulaient les offrandes. Ces tombeaux ressemblent assurément aux mégalithes d'Europe, mais ils sont plus récents de milliers d'années. Le mégalithe fouillé par M. D. Pauphilet contenait en abondance de la vaisselle fabriquée à Arezzo en Etrurie, au début du 1^{er} siècle de notre ère; un débris de vase émaillé un peu plus ancien, qui vient d'Asie Mineure; des monnaies de Tibère et de Caligula. Ainsi au moment même où le Christ prêchait le peuple d'Israël, les Numides pratiquaient encore des rites funéraires abandonnés ailleurs depuis la préhistoire. Ces rites sont d'ailleurs si fortement attachés au sol africain, qu'ils survivent encore de nos jours : car rien ne ressemble plus à ce sanctuaire funéraire, avec ses banquettes couvertes de poteries votives, que les « mzair » où les paysans maghrébins pratiquent encore autour des tombes maraboutiques, un culte funéraire venu du plus lointain passé.

Cependant Massinissa et ses successeurs, souverains éclairés, avaient voulu arracher leurs sujets à la barbarie. Ils avaient pour cela fait appel aux Puniques, ou plutôt aux Lybéphéniciens que l'impitoyable exploitation de l'Afrique par la République Romaine chas-

sait alors de l'ancien territoire carthaginois. Ces colons attirés à Mactar étaient surtout des techniciens : artisans et mêmes artistes, commerçants, intellectuels et prêtres. Nous trouvons partout leur marque à Mactar : d'abord dans les inscriptions tracées en alphabet nécupnique, cet alphabet phénicien déformé, qui concurrença victorieusement le mystérieux alphabet libyque, ancêtre du tfinagh des Touareg. Nous possédons plus de cent inscriptions phéniciennes découvertes à Mactar, et parmi elles les textes les plus importants qui aient été rédigés dans cette écriture en Occident, en dehors des grands ports de Tripolitaine. Dans les œuvres d'art, que l'on distingue à première vue, aussi bien des produits presque informes des Numides, que des monuments classiques sortis des ateliers romanisés à partir du milieu du II^e siècle. Un de ces sculpteurs de tradition punique a taillé pour décorer un mausolée, les statues de lions (fig. 7) que vous voyez



Fig. 7. — Statue de lion

(Photo J.-L. COMBES)

ici et qui ont été découvertes par M. Th. Herranz, chef du chantier de Mactar. Ces images du grand fauve, qui hantait encore il y a moins d'un siècle les brousses de la montagne mactaroise, se rattachent directement à une esthétique orientale, influencée par les grands animaliers de Mésopotamie et d'Égypte. Par l'accentuation des reliefs du mufle, et des sourcils, le creusement des rides, la mise en valeur des yeux, s'exprime la puissance terrible de l'animal royal, qui passait pour le Ministère des colères des dieux et l'incarnation terrestre du soleil.

Mais c'est surtout dans le domaine religieux que l'héritage phénicien s'est transmis à Mactar. La coutume des colons tyriens était de dédier le lieu où ils faisaient halte pour fonder une ville, au roi

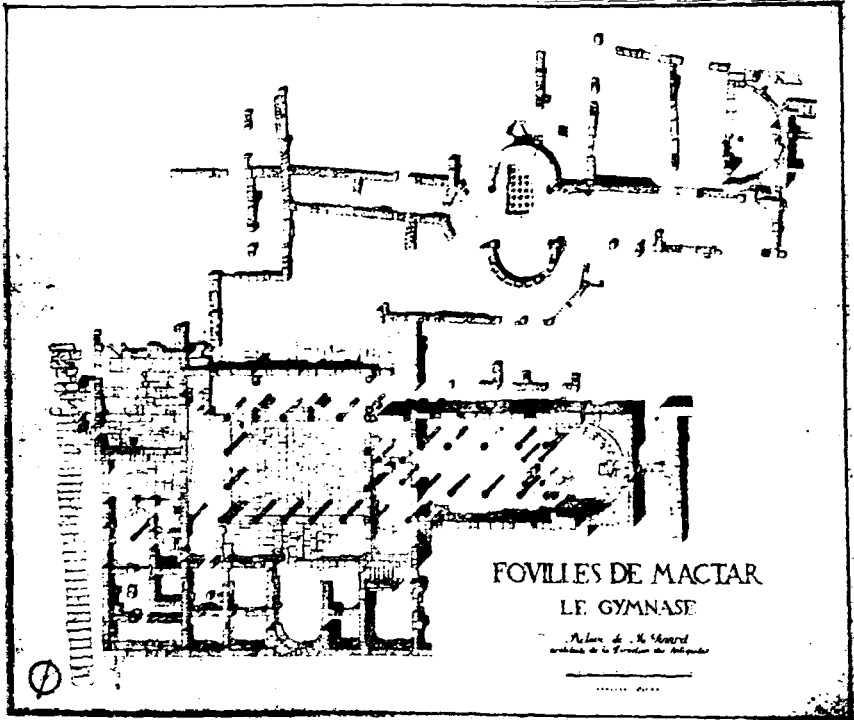


Fig. 8 — Plan de la Schola des Juvenes



Fig. 9 — Entrée de la Schola des Juvenes

(Photo J.-D. BOSSOUTROT)

de leur panthéon, El, qui prit à Carthage le nom de Ba'al Hammon. Ces « tophets », comme on les appelait, ne comportaient pas de temples. Il s'agit d'une aire à ciel ouvert, où on enterrait les poteries contenant les ossements calcinés des victimes sacrifiées au dieu, que l'on surmontait d'une stèle sculptée.

Le tophet de Mactar se trouvait au voisinage de la source Bab el Aïn. On a découvert là de très nombreuses stèles portant des dédicaces phéniciennes à Ba'al Hammon, et un décor symbolique illustrant la toute puissance bienfaisante du dieu ; celui-ci est souvent représenté sous l'aspect du disque solaire radié ; les prêtres phéniciens avaient, en effet assimilé l'astre du jour au maître des dieux. Mais la Providence suprême apparaissait trop éloignée de l'humanité dans sa transcendance pour qu'on put directement entrer en rapport avec elle. Son action s'exerçait donc par le ministère de divinités subordonnées, qui présidaient à la croissance de la végétation, comme à l'accroissement des animaux et des hommes : Vénus, Bacchus, et Cérès. Ces dieux sont figurés sous l'aspect humain, et en position subordonnée, sur les stèles du tophet. Mais ils avaient aussi leurs temples propres. Bacchus, notamment, était l'un des patrons de la cité ; son temple domine directement le vieux forum ; sous son podium étaient cachés deux cryptes superposées, dont la plus basse, taillée au vif dans le roc, remonte certainement à l'époque numide ; on accomplissait là des rites secrets, plus ou moins inspirés des Bacchantes grecques. Mais le grand culte mystique était celui de Cérès et de sa fille Persephone ; emprunté par les Carthaginois aux Grecs de Sicile, il avait été transformé par eux de telle sorte qu'une inscription récemment découverte à Mactar, dans le temple d'Apollon, donne aux déesses le nom de « Cérès puniques ». Cependant les enseignements dispensés par les prêtres demeuraient essentiellement inspirés par la mystique élaborée en Attique, autour du sanctuaire d'Eleusis. Nous en trouvons la preuve dans la stèle d'une prêtresse anonyme découverte dans un village à quelques kilomètres au Sud de Mactar ; la prêtresse apparaît là, vêtue de la robe grecque et coiffée du bonnet qui était l'insigne de sa charge : elle présente un épi moissonné, dans un geste auguste qui réédite celui du hiérophante éleusinien, au moment le plus solennel des mystères ; autour d'elle sont rassemblés les symboles essentiels du culte : les flambeaux qui éclairaient la quête nocturne de Coré, enlevée à sa mère par Pluton, les serpents qui tiraient le char de la déesse, la ciste qui enfermait les objets indicibles révélés secrètement aux mystes, le sanglier qu'on offrait en sacrifice et les instruments — couteau, pelle, gril — qui servaient à son immolation. Celui qui avait été admis à l'initiation recevait les recettes qui lui permettaient après sa mort, d'échapper à l'Empire ténébreux d'Hadès, et ressuscitant avec Coré, de parvenir au Paradis des bienheureux.

Le clergé punique de Mactar s'élevait ainsi aux spéculations théologiques les plus élevées. Il honorait encore d'autres dieux, d'origine phénicienne : Hathor Miskar, dont le temple, au N.-W. du Forum, comportait aussi une crypte sacrée (hanout qadeshot), et a livré trois inscriptions phéniciennes dont le mystère n'est pas encore entièrement éclairci. Apollon, le principal protecteur de la ville, qui pos-

sédait près de l'aqueduc un temple somptueux, décoré des statues du dieu, de sa sœur Diane et de sa mère Latone, qu'entouraient d'innombrables statues de lions.

Mactar fut annexée à l'Empire romain avec le reste du royaume de Numidie, en 46 avant J. C. par Jules César. Mais la cité obtint du vainqueur d'enviables privilèges : l'autonomie politique qui lui permit de continuer à élire annuellement trois *suffètes*, que choisissait le peuple rassemblé sur le Vieux Forum ; le droit d'exploiter librement ses terres dont aucune partie ne fut distraite au profit de colons romains. Elle demeura le centre d'un district étendu qui ne comportait pas moins de 62 bourgades, *castella*, soumises à la juridiction d'un préfet. Les agents de la compagnie des impôts indirects, puis les fonctionnaires impériaux qui leur furent substitués au début du II^e siècle y fixèrent le chef-lieu d'une de leurs circonscriptions. L'un d'eux, ancien esclave impérial d'origine grecque, Flavius Symphorus, y reçut la sépulture de sa fille, au début du II^e siècle de notre ère. Aussi la civilisation punique put-elle survivre sans altérations notables pendant un siècle et demi au moins. Et la romanisation ne fut pas imposée par la force, mais recherchée par les Mactarois eux-mêmes, désireux de participer pleinement à la vie de l'Empire dont ils se sentaient non les sujets mais les citoyens.

Un rôle important fut certainement joué dans cette romanisation par l'éducation. Les fouilles de 1944 nous ont permis de découvrir le siège d'une curieuse institution ; la société des jeunes gens de Mactar (fig. 8). Le nom de l'association et la liste de ses membres nous sont conservés par une grande inscription gravée en l'honneur de l'Empereur Domitien en 95 de notre ère. Elle se réunissait dans un immeuble proche du Vieux Forum, qui groupait autour d'une cour entourée de portiques (fig. 9) les locaux nécessaires à la vie du Club : une grande salle en forme de basilique, pour les assemblées générales ; l'*ephebeum* pièce à abside, qui servait de chapelle et de bureau ; les magasins où l'on rangeait les accessoires sportifs. Les piscines pour le bain. Cette société servait d'abord de milice municipale ; les jeunes gens y étaient enrôlés par classe d'âge, à partir de dix-huit ans sans doute, pour un service d'un ou deux ans. Sous l'autorité de *magistri*, ils étaient à la disposition des *suffètes* pour assurer l'ordre. L'Empire romain ne connaissait en effet ni gendarmerie, ni police d'Etat, et l'armée, peu nombreuse et concentrée aux frontières, n'intervenait à l'intérieur que dans les cas graves. Les *juvenes* de Mactar avaient aussi la charge d'assurer la rentrée des contributions, notamment de celles en nature ; à proximité de leur *schola* se trouve un curieux édifice, à quatre absides ; l'une de celles-ci est creusée d'auges, abritées de sortes de guichets. L'abside opposée porte des placards de pierre. Il s'agit d'un bâtiment destiné à recevoir les redevances en blé et en huile qui étaient imposées par le fisc aux paysans des environs. Ainsi s'explique sa curieuse ressemblance avec une banque qui a été notée spirituellement par le dirigeant d'un des établissements de crédit de notre ville. En l'état actuel, ce quadrilobe ne peut remonter plus haut que le IV^e siècle de notre ère. Mais l'inscription de 95 mentionne déjà deux *horrea*, deux greniers construits par les *juvenes*. L'un d'eux correspond sans doute à un bâtiment

dont notre quadrilobe serait une reconstruction tardive, l'autre a un édifice analogue fouillé en 1911 par L. Chatelain au Nord du Vieux Forum, et malheureusement détruit presque entièrement depuis.

Ce caractère paramilitaire de l'association explique qu'elle ait choisi pour patron le dieu des armées romaines, Mars. L'image du dieu était gravée sur un claveau d'arc qui décorait l'entrée de la basilique (fig. 10). L'histoire de ce relief est assez curieuse. Il peut être en effet daté exactement par comparaison avec un relief très analogue provenant d'un monument de Mayence, délié à l'Empereur Vespasien. Il est donc exactement contemporain de l'inscription *Juvenes*, dédiée au fils de Vespasien, Domitien, et remonte ainsi à



Fig. 10. — Mars du *Juvenes*
(Photo J.-D. BOSSOUTROT)

la création même de l'association. Cependant, l'édifice construit en 95 fut entièrement reconstruit par la suite au III^e siècle. Mais les reconstruteurs conservèrent pieusement la pierre qui servait d'enseigne à la société, et la replacèrent dans leur bâtisse. Ce relief allie ainsi de façon curieuse les procédés de l'art militaire romain de la fin du I^{er} siècle et ceux de l'art de tradition punique, qui prévalait encore à la même époque dans les ateliers mactarois. Mais le collège des *juvenes* n'était pas seulement une société de préparation militaire ; il était aussi un centre de diffusion de la culture classique ; au III^e siècle l'épithaphe d'un *juvenis* gravée sur le mausolée familial des Julii le loue essentiellement de ses talents d'orateur. Dans les exèdres qui entouraient la *schola* se tenaient des professeurs qui profitaient des intervalles

entre les exercices pour enseigner aux jeunes gens la rhétorique classique, voire même la philosophie. Nous ne connaissons directement qu'un seul de ces maîtres, qui vivait à l'époque byzantine, un certain Alurius Geminus, à la fois maître d'éloquence et médecin. Mais l'activité de ses prédécesseurs se reflète dans la littérature, assez médiocres d'ailleurs, que nous ont transmise les épithaphe. Ce sont des poèmes inspirés par la littérature latine, creux et pleins de lieux communs, souvent aussi de fautes de prosodie, mais qui n'en témoignent pas moins de l'admiration qu'inspiraient, jusque dans les fermes les plus isolées, Virgile, Ovide, Sénèque ou Cicéron.

Sous ces influences, les Mactarois ont abandonné rapidement au début du II^e siècle la civilisation punique et ont demandé à être com-

plètement assimilés dans la communauté latine. Les empereurs les y aidèrent en leur conférant progressivement tous les droits de citoyens romains. Dès le II^e siècle, Trajan accorde ainsi la naturalisation à l'élite de la cité, qui formait la classe dirigeante. Fiers de leurs privilèges, ces nouveaux Romains construisirent alors pour leurs réunions le Forum dédié à l'Empereur, et abandonnèrent la vieille place à leurs concitoyens qui conservaient le statut indigène. Sur cette place neuve subsiste encore la base qui portait la statue de bronze de la louve romaine allaitant Romulus et Rémus. En 170 après J.C. la ville obtient le privilège envié de construire un Capitole, où étaient adorés les dieux protecteurs de Rome, Jupiter, Junon et Minerve. Un bas-relief provenant de ce temple montre symboliquement cette auguste triade encadrée par les serviteurs monstrueux des dieux patrons de la cité africaine, venus se mettre à son service : le Griffon d'Apollon et le Centaure de Bacchus. C'était le gage d'une prochaine assimilation complète : en fait, vers 180, Mactar est élevée au rang de colonie romaine, c'est-à-dire que tous ses habitants sont désormais assimilés pleinement aux Quirites, et que ses institutions jusque-là demeurées soumises au droit punique, sont maintenant modelées sur celles de la métropole.

Cette évolution politique s'explique par le développement économique qui rendait sensible à chacun les bienfaits de l'organisation impériale. Centre agricole, Mactar était maintenant aussi un centre industriel ; une inscription dédiée à Bacchus nous conserve la liste des membres du syndicat des foulons : une vingtaine d'artisans tiraient ainsi de la transformation de la laine des bénéfices substantiels. Dans le domaine agricole l'oléiculture doublait et s'ajoutait à la culture céréalière.

A condition de travailler dur, le plus pauvre pouvait s'élever à une condition enviable. C'est ce que nous apprend la fameuse inscription du moissonneur conservée au Musée du Louvre, et qui date vraisemblablement du III^e siècle.

« Je suis né d'une famille pauvre; mon père n'avait ni revenus ni maison à lui. Depuis le jour de ma naissance, j'ai toujours cultivé mon champ. Ma terre ni moi n'avons pris aucun repos. Lorsque revenait l'époque de l'année où les moissons étaient mûres, j'étais le premier à couper mes chaumes ; lorsque paraissaient dans les campagnes les groupes de moissonneurs, qui vont se louer autour de Cirta, la capitale des Numides, ou dans les plaines que domine la montagne de Jupiter, alors j'étais le premier à moissonner mon champ. Puis quittant mon pays, j'ai pendant douze ans moissonné pour autrui sous un soleil de feu ; pendant onze ans j'ai commandé une équipe de moissonneurs et j'ai fauché le blé dans les champs des Numides. A force de travailler, ayant su me contenter de peu, je suis enfin devenu propriétaire d'une maison et d'un domaine : aujourd'hui je vis dans l'aisance. J'ai même atteint les honneurs : je fus appelé à siéger au Sénat de ma cité et de petit paysan je devins censeur. J'ai vu naître et grandir autour de moi mes enfants et mes petits enfants ; ma vie s'est occupée paisible et honorée de tous. »

Le cas n'est pas isolé ; nous avons découvert un fragment d'une

épitaphe analogue où s'exprime un naïf contentement de soi :

« J'ai vécu assez longtemps. J'ai engendré heureusement et fait une fortune qui n'est pas modeste, avec un petit gain, sans avoir jamais fraudé. Grandi par mes honneurs et ceux de mes enfants, je laisse en mourant pour l'éternité une brillante renommée. »

C'est qu'en effet l'organisation somme toute démocratique de l'Empire Romain ouvrait de larges perspectives à ces bons travailleurs. Le fils du petit paysan parvenu aux honneurs municipaux pouvait entrer dans l'administration impériale, et s'y élever aux plus hauts postes. Dès la fin du II^e siècle deux enfants de Mactar sont parvenus aux charges supérieures de l'ordre équestre, à qui étaient réservées les directions financières des provinces, certains gouvernements, les mi-



Fig. 11. — Torse de jeune fille
(Photo J.-L. COMBES)



Fig. 12. — Statue de Vénus
(Photo J.-L. COMBES)

nistères impériaux. A cette époque d'ailleurs un véritable syndicat d'Africains met la main sur les meilleures places. Mactar, à elle seule donne autant de hauts fonctionnaires que la Gaule tout entière. Au siècle suivant, sous le règne des Empereurs Sévères, originaires de Leptis Magna en Tripolitaine, elle sera représentée au Sénat. Naturellement ces parvenus font profiter leur patrie de leur fortune. On ne recule pas devant les travaux les plus coûteux : construction d'un aqueduc pour amener l'eau de Souk el Djemma pour éviter de recourir aux puits qui atteignent sous le plateau la nappe aquifère ; les grands thermes qui sont aujourd'hui les mieux conservés peut-être

d'Afrique ont été bâtis peu avant 200. Ils sont décorés de statues de marbre italien (fig. 11 et 12), de mosaïques. Tout un atelier de sculpteurs travaille dans la cité ; il y implante un art baroque, plus chargé que celui à la mode dans la capitale, originaire d'Asie Mineure, et qui affectionne surtout le « rinceau peuplé » : rinceau d'acanthes sur lequel se détachent des figures humaines, animales ou monstrueuses. En ce temps un notable, Julius Pison, qui avait eu le malheur de perdre à 17 ans sa fille Julia Spesina, prend à ses frais la reconstruction complète de la « schola » de la jeunesse ; pour l'en récompenser, son tombeau et celui de sa fille, décorés de beaux bas-reliefs, sont placés dans le local aux meilleures places, et honorés d'un culte par l'association (fig. 13).



Fig. 13. — Stèle funéraire
(Photo J.-L. COMBES)

Djem) éclate, en 238, un coup d'Etat soutenu par les *Juvenes*, qui jouent au service des classes possédantes le rôle d'une sorte de milice fasciste. Ceux de Mactar suivent le mouvement, mais en sont bientôt punis : la légion de Numidie, fidèle à Maximin, intervient sous le commandement de son légat Capellien et écrase les milices civiques. Le siège de la *juventus* de Mactar est dévasté et restera désert pendant un demi-siècle.

C'est en effet seulement après 285 que des empereurs énergiques, associés à quatre, sous la direction de Dioclétien, rétablissent l'ordre et la paix dans l'Empire. L'Afrique est confiée à un proconsul éprouvé, Marc Aurèle Aristobule, qui confie la reconstruction de Mactar et

Mais la décadence vient brutalement. Dès le II^e siècle apparaissent les signes d'une crise économique, que le capitalisme antique, dépourvu des moyens techniques qui ont servi de nos jours la bourgeoisie européenne, n'est pas en mesure d'enrayer. L'Afrique, flattée d'accéder à la direction politique de l'Empire a employé toutes ses ressources au service de l'Empire. Dès la fin du premier tiers du III^e siècle, la catastrophe éclate brutalement : la fin de prospérité réveille les antagonismes sociaux. Déjà les Sévères se sont appuyés sur le peuple et surtout sur l'armée, recrutée dans les classes pauvres, contre les grands propriétaires. Après eux un Empereur sorti du rang, Maximin le Thrace, accentue la pression fiscale sur les riches. Les grands propriétaires africains prennent la tête de la résistance, et à Thysdrus (El

de sa voisine Mididi au curateur Rupilius Pisonianus. Grâce à ces administrateurs les édifices publics, entre autres la schola des juvenes, sont restaurés. Mais à la crise politique succède la crise religieuse. Déjà depuis quelques générations les Mactarois ne se satisfont plus de la religion de leurs ancêtres ; ils ont adopté Serapis venu d'Égypte, et la Grand'Mère des Dieux, en l'honneur de laquelle ils se soumettent au baptême sanglant du taurobole. Beaucoup déjà se sont convertis au Christ. Sans doute il en est qui hésitent au choix décisif, comme cette vieille femme de 83 ans, Julia Benenata, dont on ne peut encore dire si elle fut païenne ou chrétienne.

« Si l'honneur peut témoigner pour la vie à l'heure de payer tribut au destin, le juste, nous dit son épitaphe, brillera dans la mort d'un sort illustre, alors que déjà, à la fin suprême il aperçoit les temples des dieux de l'Achéron, et voit sans trembler bouillonner le fleuve avide. Car moi, reprend la morte, parce que j'ai toujours vécu dans un corps pieux, j'habite les doux Champs Élysées de Proserpine, en vertu de la loi des dieux, et je vois d'en haut briller le soleil et les constellations. »

Poème tout païen d'expression, où se retrouvent des centons virgiliens. Mais tout d'un coup apparaît à la fin la formule chrétienne « *Vixit in pace* ». Julia a sans doute vécu au début du IV^e siècle dans un milieu syncrétiste, où se mêlaient païens et chrétiens. L'influence de tels cercles fut assez forte à Mactar pour que le sigle D M S subsistât sur les pierres tombales jusqu'au VI^e siècle et pour que dans la basilique des juvenes, convertie en église, les cippes funéraires de Julius Piso et de fille, sans doute honorés d'un culte maraboutique, demeurent à la place d'honneur.

Cependant, les églises se multiplient : nous en connaissons déjà cinq au moins. Des évêques président la communauté, qui honore ses martyrs. Les catholiques luttent contre les schismatiques donatistes qui semblent avoir même pris le dessus au début du V^e siècle, au moment où pourtant St Augustin portait les derniers coups à leur secte. Mais une épreuve nouvelle allait atteindre l'Afrique : en 430 les Vandales s'y installent. Un groupe assez nombreux d'envahisseurs dut être cantonné à Mactar. Dans une tombe près de la basilique des juvenes nous avons trouvé un beau pendant d'oreille en or, perle et améthyste, certainement germanique. Surtout, dans le narthex de la basilique construite à cette époque au Sud du Forum, est enterré à la place d'honneur un personnage au nom caractéristique, Hildeguns, qui fut probablement le seigneur du pays. La médiocrité de la construction de cette église témoigne éloquemment de la misère du temps.

La reconquête byzantine ramène un semblant de prospérité : les églises sont reconstruites ; dans la basilique des juvenes de belles mosaïques recouvrent la tombe du vieillard Constantin, et de sa petite fille Honorata. Mais la sécurité n'a pas reparu. Des bandes de Berbères pillards remontent du Sud, et pour leur barrer la route Mactar retrouve son ancienne vocation militaire. Le Forum de Trajan, avec son arc transformé en bastion devient une redoute. Pour surveiller le nœud de communications que forme le confluent de l'Oued Saboun

et l'Oued Ousafa, on édifie le grand château de Ksar Bou Fatha, où l'on emploie sans scrupule les bases inscrites du Haut Empire.

L'invasion arabe ne semble pas avoir marqué de coupure brutale ; la vie continue, sans cesse appauvrie. On campe dans les maisons, tant bien que mal consolidées. Le christianisme a dû persister longtemps, car on n'a pas jusqu'ici trouvé trace de mosquée tandis que bien des tombes chrétiennes près des églises sont sans doute médiévales.

Le site sera définitivement abandonné seulement au IX^e siècle, devant la conquête hillaïenne. Un petit trésor découvert dans la rue du Capitole, se compose exclusivement de pièces au nom des Califes fatimites Al Zahir et Al Mustansir qui régnèrent de 1020 à 1044. Mactar succomba donc à peu près en même temps que Kairouan pillée en 1052.

Ainsi cette ville modeste, nous offre mieux que d'autres peut-être un résumé fidèle de l'histoire tunisienne jusqu'à cette grande coupure du XI^e siècle point tournant des destinées du pays. Son histoire est un peu comme celle de ces familles moyennes, auxquelles l'imagination se plaît de nos jours à s'attacher plus qu'aux dynasties, parce que leur sort est plus proche de celui de l'humanité courante. Et c'est sans doute un honneur pour Mactar, qui n'a jamais été le théâtre d'un grand événement, de léguer à la postérité pour héros, non un grand capitaine, un homme d'Etat ou un artiste, mais un humble moissonneur enrichi par son travail, dont la pierre a gardé la vie exemplaire sans nous conserver même le nom.

Gilbert Ch. PICARD,

Directeur des Antiquités et Arts
de Tunisie.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

La bibliographie antérieure à 1944 est rassemblée par *Atlas Arch. de la Tunisie*, fouille de Mactar, n° 186. Voir surtout la description de la ruine avant les fouilles dans J. Tissot, *Géogr. de la province d'Afrique*, II, p. 620 sqq. Sur la région de Mactar, Ch. Monchicourt, *La région du Haut Tell en Tunisie*. On trouvera les comptes rendus des fouilles récentes dans le *Bulletin Archéologique du Comité*, années 1944 et suivantes (*Fasti Archaeologici*, tomes I-VI), l'*American Journal of Archaeology* (LIV 1950 et LV, 1951), la *Nouvelle Clio* (VII, 1950) et les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* (1945, 1946, 1951, 1953).

Aperçu d'ensemble en 1950 dans M. A. Alexander, *Archaeology*, IV, 1951, p. 213-218. Sur la religion, cf. G. Picard, *Les Religions de l'Afrique Antique*, Paris, Plon, 1954. La publication d'ensemble paraîtra dans les *Notes et Documents de la Direction des Antiquités* : le volume I (*Civitas Mactaritana*) qui étudie l'histoire et la civilisation jusqu'en 180 ap. J. C. paraîtra en 1955.